



Aujourd'hui le structuralisme ?

Olivier Douville

► **To cite this version:**

Olivier Douville. Aujourd'hui le structuralisme ?. *Figures de la psychanalyse*, Erès, 2006, 12 (12), pp.11-26. <halshs-00113261>

HAL Id: halshs-00113261

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00113261>

Submitted on 13 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aujourd'hui le structuralisme ?

• **Olivier Douville** •

Ouverture

La structure soit, mais comment en rendre compte ? Un structuralisme ou des structuralismes ? Le phénomène dit « structuralisme » et dans lequel aucun des ténors de ladite révolution structuraliste (Barthes, Foucault, Lévi-Strauss et Lacan) ne s'est reconnu pleinement, recouvre des réalités plurielles, des systèmes de pensées différents et qui sont parfois, antagonistes. Les acceptions courantes et trop vite adoptées par bien des psychanalystes qui excluent que la *doxa* structuraliste soit compatible avec la notion de sujet obscurcissent souvent nos repères. Ainsi il y aurait pour certains un Lacan structuraliste qui aurait cessé de l'être, pour d'autres un Lévi-Strauss qui, structuraliste, ne l'aurait jamais été intégralement, etc.

De plus, les définitions les plus conventionnelles de la structure, qui font d'elle un groupe de transformation, à partir d'antinomies et de couples d'opposition, ne sauraient que bien pauvrement rendre compte de la richesse et de l'heuristique que comportent les différents structuralismes en sciences humaines et en psychanalyse. Enfin, une confusion règne encore, chez les cliniciens se référant à Lacan, entre la structure de l'être parlant dans sa relation au signifiant et au grand Autre et les trois grandes structures cliniques (perversion, névrose et psychose). Ces dernières apparaissent comme des illustrations localisées d'une structure générale dont les mathèmes et la topologie rendent compte ou, du moins, tentent de le faire. Comment se repérer, dans la mesure où il n'est pas d'école structuraliste à proprement parler, au point qu'un historien des idées, tel F. Dosse, emploie l'expression d'« unité factice ¹ » ? C'est que l'on ne saurait parler du mouvement structuraliste sans penser la diversité des liens qui s'y manifeste entre des hypothèses théoriques modélisantes qui peuvent renvoyer à des contraintes logiques proches et des arrière-plans philosophiques qui ne se res-

1. François Dosse, *Histoire du structuralisme*, tome 2, Paris, La découverte, 1992, p. 9.

semblent pas d'un auteur à l'autre. Le structuralisme n'en apparaît pas moins comme un moment décisif de l'aventure intellectuelle et scientifique du xx^e siècle, destiné sans doute à se poursuivre de nos jours. Son succès considérable, y compris dans l'opinion, suffisamment éclairée pour faire *Des mots et des choses*, un best-seller, provient sans doute de la façon dont le structuralisme s'est présenté : presque davantage un mode de connaissance critique, déconstruisant les dogmes humanistes et psychologiques établis, que comme une méthode. Le temps était à la contre-culture, avec quoi le structuralisme, aux alentours des années 1960 à 1980, fut généreusement et confusément assimilé, les figures de proue du structuralisme en anthropologie, en psychanalyse, en archéologie de l'histoire des idées (et des traitements des corps et des consciences), en sémiologie, passant aisément et à juste titre pour des « maîtres à penser ». Nous évoquons ici à la suite de F. Dosse, Lévi-Strauss, Lacan, Foucault, Barthes, mais aussi et encore Metz, Derrida ou Sebag.

Si l'on rencontre déjà le terme de « structure » à l'âge classique comme désignant la consistance et la logique de l'architecture d'un corps physique (Fontenelle) ou du corps de la langue (Vaugelas, Bernot), ce n'est, après quelques apparitions dans le champ des sciences sociologiques (Marx, Durkheim), qu'avec la linguistique que ce terme s'inscrit dans le vocabulaire des règles de la méthode scientifique et de la construction de l'objet de connaissance scientifique. La formalisation est une exigence essentielle de la démarche structurale. En ce sens, le structuralisme ne se résume pas à une simple méthode ou *episteme* de la formalisation. Il dépasse cette méthode en portant son effort de rigueur vers une théorie de la transformation. Le structuralisme a, comme toute chose en ce monde, une généalogie. La recherche de schémas formels sous-jacents aux formes que prenaient leurs dépliements a marqué bien des initiatives diverses en sciences humaines, en mathématiques et en neurologie. Nous pourrions citer l'importance des formalistes russes. Dans le registre des analyses littéraires, ils rejetaient les explications psycho-biographiques toutes de tautologies (et auxquelles certains psychanalystes restent obstinément fidèles) au profit d'études formelles. Dans le même sens, Propp publia un ouvrage sur les contes de fées où il déserta la description plus ou moins melliflue de tels ou tels contes dans l'espoir, couronné de succès, de dégager une structure formelle unique, se dépliant autrement d'un conte à l'autre. Nous pourrions encore évoquer le formalisme comparatif qui gagna les études de théologie dans des pays marqués par l'émancipation dans les lectures bibliques due à la Réforme.

Sans oublier les recherches des mathématiciens qui, tel Poincaré, prenaient en compte les lois de composition et de transformation des groupes mathématiques, bien au-delà des propriétés intrinsèques des éléments qui les composent. Au risque d'aller trop vite, sans doute, nous soulignerons aussi que, depuis les travaux de Galois en mathématiques, la notion de structure désigne la découverte des lois de groupe dans les transformations algébriques.

Travailler sur le groupe comme système de transformation, expérimenter le champ et le schéma de base : telles étaient les nouveautés et les ruptures épistémiques. Saisissantes. Non que tout le structuralisme soit déjà là, bien sûr, à moins de réduire le structuralisme à la formalisation d'invariants. Mais un renversement de la vapeur du train épistémologique s'annonçait, puis triomphait. La méthode inductive était nettement rejetée, et d'une façon précise. Ici, le sens ne compte plus, ou plus exactement il suppose un sens caché, celui d'une forme, forme active, qui, sans être figée en une succession ordonnée de significations, serait plus significative et plus efficiente que le contenu. Il reste important de poser que c'est bien l'idée d'une totalité réglée que présuppose l'idée de structure.

La structure constitue une totalité autoréglée qui produit des combinatoires. C'est là la première acception qui fit fortune en psychologie et que l'on retrouvera aussi en neurologie avec Leriche ou Goldstein. La perspective atomiste est évacuée, et l'accent se porte sur les notions de réajustement, de production et de transformation. Logiquement, D. Lagache sera un fidèle suiveur de Goldstein lorsqu'il décrira la personne dont s'occupe la psychologie humaniste comme une totalité en situation, capable d'évolution et de transformation au gré de la variabilité des mécanismes adaptatifs souples nommés par lui « mécanismes de dégagement », par opposition aux classiques « mécanismes de défense » supposés favoriser les compulsions de répétition.

Mais la structure ne serait-elle alors rien de plus qu'une totalité souple, à la fois consistante et transformable ? Cette définition serait bien pauvre, s'il ne s'ajoutait pas à la nécessité de formalisation une autre caractéristique. Fonctionnant sur des oppositions consistantes et signifiantes, la structure articule un réel autour d'un signifiant d'exception. C'est sur ce point que les avancées structurales en anthropologie et en psychanalyse dépassent un simple structuralisme formel et combinatoire. Car, bien entendu, il ne suffit pas qu'il y ait des lois régissant la consistance d'un ensemble pour qu'il y ait structure. Potentiel de transformations et d'isomorphisme, l'os de la structure se retrouvera par Lacan voué au dehors, dans la mesure où c'est la mise en lien (et non en rapport) du

sujet à l'altérité, au phallus et à l'objet qui permettra, du moins pendant un temps très long de son enseignement, de dégager la consistance des trois grandes structures cliniques : la névrose (refoulement), la psychose (forclusion du signifiant du Nom-du-Père), la perversion (déli).

Or, parler de structures cliniques n'est pas identique au fait de décrire des tableaux cliniques. Le potentiel au singulier d'orientation et de transformation dans la structure (ce qui par commodité peut se nommer « suppléances ») n'est pas strictement prédictible. De plus, la forclusion tout comme le refoulement ne se repèrent pas comme faits cliniques, ce sont leurs effets qui se repèrent comme tels.

Aujourd'hui, retour de l'atomisme en clinique

Le structuralisme serait, en tous les cas, resté une idée bien stérile s'il ne se fût que de rappeler, contre l'atomisme a-théorique, que tout objet, pour devenir un objet de connaissance, doit être appréhendé par rapport à une totalité au sein de laquelle il est immergé et dont il reçoit, en retour, des propriétés nouvelles.

Pourtant, en clinique, l'atomisme fait retour et il prend comme carte de visite l'argument faible de l'« a-théorisme ». Ce qui autorise toutes les régressions doctrinales. Au plan de la psychopathologie, nous héritons des nouvelles moutures des DSM dont on oublie que celles qui les précédèrent furent proposées par de nombreux psychanalystes américains. La *doxa* surplombant toute exigence de théorisation, ces nouveaux troubles supposés objectivables et mesurables subsument aussi bien les grandes entités cliniques d'antan, dont le repérage devient incertain et de moins en moins doctrinalement établi, et les plus inconstants des troubles de l'humeur et des « bleus de l'âme ». Le modèle du trouble est celui du désordre, bien plus que celui de la structure ou du discours. Avec cela que, par exemple, on voit dans la troisième édition du DSM, consacrée au cas clinique, surgir une notion tout aussi inquiétante que saugrenue : « les troubles factices ». Qu'est-ce que cette nouveauté ? Rien de plus que la remise au goût du jour de la très vieille et très sottise catégorie du « simulateur ». Le cas cité est exemplaire : une femme qui hallucine des voix, lesquelles ne lui parlent plus dès qu'elle est hospitalisée et se déclenchent à nouveau dès qu'elle est mise hors du lieu où elle est accueillie et soignée. Mais quel clinicien ignorerait à quel point les processus psychiques s'étaient sur les dispositifs institutionnels et les situations d'écoute et de soin ? Nous le voyons à la lumière de cas, c'est, avec cette nouvelle catégorie atomiste du « trouble factice », toute une pensée de la structuration et de l'étayage du fait mental sur les données matérielles et anthropologiques (l'insti-

tution soignante) qui s'évanouit au plus vite, invalidant, de ce fait, toute conception clinique cohérente des liens entre symptômes, discours et corps.

À ce titre, ce qui fait retour dans la nouvelle psychopathologie, si fière de débusquer d'autres nouvelles maladies contemporaines (dont la phobie sociale ou les troubles anxieux), est l'ancien modèle de la mécanique de l'action et de la réaction. On recense, dès l'école, par le biais d'échelles d'évaluation ou d'auto-évaluation dont la naïveté laisse pantois, les agités et les prostrés, bref une collection d'indisciplinés « à risques » qu'on baptise « hyperagités » ou « phobiques sociaux », comme si le mouvement d'expansion et celui de repli avaient la moindre valeur de signe pour une clinique digne de ce nom (cf. le dernier rapport INSERM sur les troubles du comportement chez les petits et les adolescents).

Comment contempler un tel tableau d'aphasie conceptuelle, de « pseudo-science » ? Avec irritation ou inquiétude certes, car nous augurons mal du devenir de nos patients dont la parole risque d'être étouffée sous l'objectivation sommaire des tropismes de leur conduite, et qu'il est à redouter que le modèle du soin devienne celui d'un désordre à réduire, ce qui fait de l'acte soignant une pesante mise au pas. Mais il nous faut ici rajouter que ce qui a fait irruption dans la scène du diagnostic et du soin est révélateur d'une façon de surdité à la moderne inquiétude et « nervosité » de notre époque. En effet, si est mis au premier plan le sujet « cérébral² », le cerveau valant ici comme totalisation fonctionnelle mais aussi comme site de l'esprit, de sorte que lorsque des biologistes prétendent que tout vient de ce site interne (jusques et y compris le fonctionnement dans le social et le fonctionnement du social), ils substituent à un objet de connaissance précis, celui cerné par la biologie et les neuro-sciences, une entité métaphysique déguisée où reprend des couleurs la bonne vieille notion d'âme. En ce sens, répondre à l'atomisme du DSM en invoquant l'existence de structures cliniques, sans tenter un examen épistémique davantage abouti de ce qui oppose ce nouveau paradigme clinique à celui des grandes structures, considérées dans leur principe de rationalité, reste un exercice peu probant qui ouvre, dans les meilleurs des cas, le cours du polémiste aux grandes consolations que distille la nostalgie pour un âge d'or de la clinique plus que mythique.

2. A.M. Lowell, A. Ehrenberg, *Le sujet incertain*, Paris, Odile Jacob, 2001.

Généalogie

Qu'avons-nous perdu en clinique, dès lors que nous refusons un repérage centré sur les structures ? Pour répondre à cette question, un aperçu de la généalogie de l'approche structurale nous semble nécessaire.

Qu'est donc un objet de recherche ? Jamais, quoique puissent en dire les sectateurs de l'a-théorisme et du renouveau atomiste, l'objet n'apparaît comme un objet tout construit, déjà-là dans le paysage des entités naturelles, attendant que des chercheurs et des savants viennent à le recueillir. Qu'est alors la construction de l'objet ? Le point commun qui se distinguerait au sein des divers courants structuralistes serait de situer cet objet dans une tension entre histoire et anhistoricité, d'une part, entre arbitraire et contingence de l'autre. C'est bien autour de la formalisation d'un Réel que les ambitions et les paris structuralistes se sont le plus avancés et disjointes. Ceci laisse au second plan la fausse question de savoir si on peut parler de structuralisme dès qu'est fait mention de la notion de « sujet » puisque c'est dans la formalisation de la saisie du réel que ces démarches peuvent se trouver un air de familiarité ou se séparer. C'est sur ce point que nous pourrions tenter une définition des démarches structuralistes, qui sera forcément simplificatrice. La dimension du sujet est centrale dès que l'on tente de faire le point sur ce qu'est le structuralisme. En effet un sujet réduit à sa substance et déterminé par l'ordre des raisons ne se logera dans une structure qu'appauvrie car réduite à hypostasier le *logos*. Et la formalisation aura cédé trop de champ. C'est donc contre une perspective humaniste, se mettant au service de l'histoire de l'Homme, que se formaliseront plusieurs théories du sujet. À l'évidence, la conception du sujet chez Lacan subira de profonds remaniements à mesure que l'analogie entre signifiant en psychanalyse et signifiant en anthropologie perdra de sa vigueur et de sa valeur programmatique.

Résumons donc : Si l'on a très vite assimilé le structuralisme avec la fin d'un humanisme dans les sciences de l'homme, ce n'est pas parce que ledit structuralisme fonctionnerait comme une machinerie totalitaire contre le fait humain, mais parce que l'homme loin d'être un centre « en propre », l'« objet des objets », serait le nom d'un vide laissé par une réflexion flottante portant sur le monde des mots et des choses. C'est ce qu'exprimait M. Foucault dans *Les Mots et les Choses* (1966), lorsqu'il soutenait que l'« on dira qu'il y a une science humaine, non pas partout où il est question de l'homme, mais partout où on analyse, dans la dimension propre à l'inconscient, des normes, des règles, des ensembles signifiants qui dévoilent à la conscience les conditions de ses formes et de ses contenus ».

Le structuralisme linguistique et l'anthropologie : vers une mathématisation

Si l'anthropologie, avec Lévi-Strauss a tenté de réunir une théorie de l'inconscient avec une théorie de la fonction symbolique (mais, bien antérieurement, Boas soutenait la thèse d'un inconscient actif dans les faits de culture et de langue), alors il était important de partir de la description de la structure des faits linguistiques pour envisager une grammaire des faits sociaux et des mythologies. Pour Lévi-Strauss, en effet, Mauss invente et anticipe lorsqu'il délimite la thèse des *Patterns* de culture, et ceci pourtant alors que Mauss s'oppose au fondateur de la psychanalyse, dans un refus non pas tant de sa clinique que de ses formalisations et surtout de ses « mythes ».

Ce qui détermine l'ordre linguistique comme étant immanent et arbitraire. On assiste avec Lévi-Strauss à une application des linguistiques de De Saussure et de Jakobson qui situe un passage d'une pensée du social par le symbole à une exploration de la condition anthropologique de l'esprit humain par le signifiant. La mathématisation des données recueillies étant la condition méthodologique pour asseoir cette formalisation, dans la mesure où les entités mathématiques consistent en des structures à l'état libre, émancipées de toute incarnation. Ces structures mathématiques entretiennent, selon Lévi-Strauss, un rapport de corrélation et d'opposition avec les faits de langue ; on voit le pas qui est fait depuis Propp. Il ne s'agit plus d'opposer la forme sous-jacente et le contenu, comme on distinguerait un texte latent par rapport à une apparence manifeste, en laissant dans son obscurité un reste inanalysable, mais bien d'ouvrir le plus possible le jeu des combinatoires et des formalisations sans rencontrer la butée d'un tel reste. C'est sans doute en ce point que le structuralisme d'un Lévi-Strauss et celui que l'on prête à Lacan divergeront le plus, du moment où pour Lacan, le Réel ne sera au symbolique plus sa limite permettant jeux, permutations et combinatoires, mais son hors champ.

L'éclatement de la notion de structure comme structure fermée proviendra de plusieurs bords. On retiendra ici la quasi-contemporanéité de la théorie des Discours chez Lacan et des avancées de Foucault dans son *Qu'est-ce qu'un auteur ?* qui dynamite la notion d'auteur.

En anthropologie, Terray démontre que les registres de parenté ne sont pas toujours en suprématie dans l'existence des organisations sociales ; à la notion de règle, Bourdieu substitue celle de stratégies. À cette contestation politique de

« gauche » héritière des travaux de Balandier situant la place et le rôle de l'anthropologie dans les contextes coloniaux, une autre forme de contestation opposée et puriste reproche à Lévi-Strauss d'avoir fait trop vite halte en chemin. Dan Sperber critique Lévi-Strauss d'avoir perpétué la vieille théorie anthropologique qui considère les mythes comme relevant de la logique symboliste. Lévi-Strauss ne va pas, selon Sperber, toujours jusqu'à édifier une théorie naturaliste et cognitive du fonctionnement mental. Deux attaques donc, reposant sur deux attentes et sur deux idéologies très contrastées.

D'une part, un reproche « marxiste » qui, visant à produire une critique anthropologique des contradictions et des systèmes politiques contemporains, refuse ce qui dans *L'anthropologie structurale* développe deux arguments contre l'ethnologie du présent. En témoigne G. Althabe : « Le premier argument est d'ordre épistémologique : il faut être étranger à une société pour la connaître de l'intérieur, sinon on se retrouve pris en elle et la connivence alors trop forte mène l'ethnologue à ne faire plus que de la sociologie. Le second argument est aussi massif. Il édicte que, dans les sociétés modernes, l'ethnologue n'a pas d'objet puisque les échanges interpersonnels, les relations personnelles, sont complètement déterminés par les systèmes de communication globaux. Pour aller vite, cet argument revient à affirmer qu'à partir du moment où il y a de l'écriture, alors l'ethnologie commence à se dégrader. On en arrive presque là. Ces deux arguments ont servi de verrou³. »

D'autre part, un reproche qui vise à radicaliser la formalisation structuraliste dans le sens d'une naturalisation du fait mental, tel qu'il est révélé par l'analyse des productions culturelles. Si ce dernier ordre de critiques n'a pas laissé une grande postérité directe – on peut se demander quels anthropologues a formés Dan Sperber –, sa pierre angulaire n'en est pas moins riche d'un paradigme, tout à fait actuel et fort net chez Chomsky, qui vise à lier formalisation, modélisation et naturalisation.

Modélisation et naturalisation

De quelle mathématisation s'agit-il alors, notamment en ce qui concerne la notion encore vague de « structures cliniques » ? Dès 1971, un groupe d'anthro-

3. Gérard Althabe, Monique Sélim, Olivier Douville, « Ethnie, ethnicisme, ethnicisation en anthropologie : échange épistémologique », *Psychologie Clinique*, n° II. Série 15, printemps 2003, p. 177-194.

pologues et de logiciens réunis autour de R. Jaulin notait l'insistance croissante des sciences humaines pour la notion de système. En est issu un livre programmatique qui eut peu de succès, *Anthropologie et calcul*, naguère publié chez 10/18. Où en sommes-nous ?

Les mathématiques étudient des objets abstraits, tout entiers constitués par leur définition, en ce sens que leurs propriétés sont les uniques et strictes conséquences des définitions posées. Ces objets ont des relations entre eux et, de ce fait, sont formés d'éléments qui ont fonction de vérifier certaines relations. Le développement des sciences mathématiques, qui ne se confondent pas avec le calcul, a fait apparaître que les propriétés logiques des relations deviennent un objet essentiel. Il ressort de cela une conclusion d'importance : on ne peut plus dire que les mathématiques soient la science de la quantité tant elles sont devenues la science des hiérarchies logiques des relations assujetties à avoir entre elles des propriétés logiques. Permettons-nous alors une incidente que nous jugeons actuelle. Dans le sens de ce que nous venons de rappeler, les critiques faites à la psychanalyse de ne pas évaluer ses « résultats », voire son dispositif, par des arguments vérifiables et quantifiables ne peuvent émaner que d'esprits qui ont depuis longtemps renoncé à une épistémologie et à un modèle de scientificité actuel au profit de chimères expérimentales d'un autre âge. Reste entière la question de la modélisation. Cette dernière est assujettie aux propriétés des discours, il n'existe pas davantage de modélisation en soi qu'il n'existe de discours ou de savoir absolu en sciences humaines. De plus, la modélisation n'évite pas le risque d'une naturalisation, dans la mesure où l'on ne modélise que des phénomènes. À un extrême les phénomènes empiriques, à l'autre les concepts théoriques. Cette hiérarchie de niveaux d'écriture et de lecture des phénomènes s'ouvre à une graduation, dans un mouvement qui va de la simulation à la modélisation en passant par la schématisation et l'axiomatisation.

La structure et la béance

La rapport de Lacan à la linguistique n'est pas resté tributaire du modèle repris chez Jakobson et vérifié auprès des textes de Lévi-Strauss. Le retour à Freud passe déjà par l'affirmation d'une transcendance du symbolique sur l'imaginaire, ce qui est au plus proche de la reconnaissance du primat de la fonction symbolique que reconnaît Lévi-Strauss. L'anthropologue voulait à partir de là ouvrir à une anthropologie renouvelée débouchant sur un système d'interprétations rendant simultanément compte des aspects physiques, physiologiques, psychiques et

sociologiques de toutes les conduites. À partir de quoi a pu s'ouvrir un débat sur l'efficacité symbolique. À la suite de la lecture de ce livre et d'autres travaux (Scubla, Rechtman), on peut trouver ce débat assez « piégeant » pour le sens commun de ces cliniciens qui postulent, pour rendre compte de certaines de ces cures à relent chamanique, l'existence d'une efficacité qualifiée de « symbolique ». Cette opération sidérante provoquerait la guérison du symptôme par l'énonciation d'une fiction pleine de sens. Penser que le sens guérit est sans doute une de nos plus coriaces protestations narcissiques. Un gain de signification, un gain de bon sens, une juste explication et le scandale de ce sujet qui insiste par le biais de la langue privée propre à ses symptômes à exprimer son décalage et son manque d'harmonie cesserait, *ipso facto*. Il nous suffit, pour nous détourner d'une telle idée reçue de rappeler, en phase avec ce qu'écrit Markos Zafiropoulos⁴, qu'elle va à contre sens des théories de Lévi-Strauss lui-même ou même qu'elle n'est pas en phase avec des exemples choisis par lui. Ainsi, pour Lévi-Strauss, l'efficacité symbolique n'a rien de magique et ne se réduit pas à imposer du sens originare sur un corporel inerte, réticent ou agité. L'analyse de l'efficacité ne se réduit pas à une analyse de la technique ou de l'art chamanique. Elle s'en éloigne décisivement. L'efficacité réside dans la structure, dans les modifications des éléments et dans la mobilisation du système que ces techniques engendrent au moyen de la mise en ordre inédite et en jeu des symboles. L'efficacité symbolique est liée au jeu des signifiants et non des signifiés. Elle ne fait pas, à proprement parler, sens ni révélation. Aucune mise en avant d'une influence qui guérit ne vient recouvrir les thèses de Lévi-Strauss. Ceci est, bien entendu, en toutes lettres chez Lévi-Strauss. À l'inverse, une idéologie culturaliste de la souffrance psychique va promouvoir des dispositifs d'influence, la conviction sous-jacente étant bien celle de la transparence entre la pensée sociale et la pensée de l'individu. Théorie du reflet et du sens qui trouverait peu de confirmations dans les travaux des ethnologues et des psychanalystes.

Pour ce qu'il en est de la direction de la cure psychanalytique, ce primat du symbolique joue comme un régulateur et comme une boussole. Lacan, s'éloignant de plus en plus des canons de l'IPA, considère que le progrès de l'analyse se règle moins sur la dialectique du registre de l'image et de celle de l'autre – ce qui constitue le vecteur du registre imaginaire – que sur le régime symbolique du

4. M. Zafiropoulos, *Lacan et Lévi-Strauss, ou le retour à Freud, 1951-1957*, Paris, PUF, coll. « Philosophie d'aujourd'hui », 2003.

symptôme enfermant dans tous les cas, souligne l'auteur, le retour de refoulé. Cette fidélité à la thèse de la prééminence du symbolique, mène logiquement Lacan, à poser, dans le fil de sa pensée structuraliste, l'existence d'un sujet dit « sujet de l'inconscient ». Aucune antinomie n'est donc ici à postuler entre une orthodoxie structuraliste et l'écriture de ce sujet de l'inconscient comme étant de fait celui du symbolique et du langage et aussi celui du système des lois, des échanges sociaux mythiques, culturels ou religieux régulant l'univers culturel du sujet. De tels systèmes de lois peuvent vivre à l'état de trognon dans le surmoi, lieu psychique par excellence où revient au sujet sa version singulière de ce discours de l'autre sous forme inversée. Les assises de ce sujet congruent avec l'expérience psychanalytique sont bien moins hégéliennes que rigoureusement inscrites dans le fil de la révolution structuraliste. Et c'est aussi en suivant les théories de Lévi-Strauss sur le mythe individuel, sur le statut de la phrase et celui du signifiant d'exception, que Lacan fera retour aux grands cas de Freud qu'exposent les *Cinq Psychanalyses*.

C'est peut-être parvenu en ce point que Lacan réévaluera sa dette au structuralisme de Lévi-Strauss. Si on peut supposer que la théorie du « Mana », reprise à Mauss par Lévi-Strauss, condense au plus juste tout ce que l'anthropologie peut énoncer de la fonction de ce signifiant qui s'oppose à l'absence de signification sans comporter en lui-même de signification, il n'est pas certain que Lacan fasse même usage que l'anthropologue de ce signifiant zéro. La case vide de la structure est pour Lévi-Strauss une condition formelle et passive ; elle devient pour Jacques Lacan ce vide actif à partir de quoi la structure est ordonnée. L'objet de la psychanalyse est alors le mode de constitution de ce sujet en excès. De la place vide des jeux de probabilité au triangle de Pascal (Séminaire II) à ce vide de la chose autour de quoi, le contournant, la pulsion décrit les logiques de la sublimation (Séminaire VII), du vide nécessaire à la signifiante de l'image (Séminaire VII) au vide comme rien de l'objet (Séminaire IX), du vide, enfin, comme moment et point d'horreur et de révélation du désir (Séminaire X) au vide comme condition du signifiant (Séminaire XII) et forme – ô combien paradoxale –, voire identité même du sujet (Séminaire XIV), Lacan a inventé le sujet de la psychanalyse, non seulement comme analogue au sujet de la science, mais comme réponse « du » et « au » Réel. Il s'agit alors d'un problème d'orientation du corps érogène qui met en jeu les temps et les logiques des montages pulsionnels. Mais il s'agit aussi d'un principe d'articulation ouverte, topologique, entre corps, objet et lettre. Un vide qui n'est de la mascarade phallique ni son entière et ultime vérité, ni son obstinée contestation. Un vide qui n'est pas le « non-être ».

Entre le monde reflet de l'organique et le monde comme rêve du corps, non pas uniquement des scènes, mais des espaces, des topologies, des vides divers, divergents et convergents, le vide serait-il non seulement une possibilité logique suffisante et nécessaire à ce que se constitue une classe d'existants, mais un Réel physique consistant comme milieu même de l'existant et de la traduction de l'existant sur plus d'un plan, sur plus d'une dimension ?

Quand, à la fin des années 1970, Lacan retrouva François Cheng, il lui déclara : « D'après ce que je sais de vous, vous avez connu, à cause de votre exil, plusieurs ruptures dans votre vie : rupture d'avec votre passé, d'avec votre culture. Vous saurez, n'est-ce pas ?, transformer ces ruptures en vide-médian agissant et relier votre présent à votre passé, l'Occident à l'Orient. Vous serez enfin – vous l'êtes déjà, je le sais – dans votre temps⁵. »

De plus, sur la question de la valeur de jouissance de ce rapport du sujet à son objet, le Lacan du début des années 1970 trouvera sans doute chez Marx, et non plus chez Lévi-Strauss, une autre voie pour penser le symptôme, l'objet cause, le plus de jouir. Le sujet de la psychanalyse ne sera plus alors réductible à des combinaisons signifiantes, il sera un vivant marqué par le langage, qui en souffre. Un sujet tragique est celui qui éprouve une responsabilité devant l'Autre. La signature du sujet primera sur la métaphore du sujet. De même, la prééminence du symbolique se trouvera réévaluée par la construction des nœuds dont la présentation rend équivalents les registres du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. La langue étant une expérience de jouissance, qu'indexe une équivocité générale, alors la structure n'est plus reliée à un idéal d'existence de relations renvoyant à un manque constitutif.

Nous ne voyons donc pas le psychanalyste souscrire au matérialisme de l'anthropologue, aujourd'hui poursuivi par Dan Sperber, selon quoi il y existe des correspondances entre les divers étages du vivant.

Aussi c'est bien avec le discours mathématique que Lacan a tenté de transmettre une modélisation serrée de ce qu'était le registre du Réel. Nous le savons – et cela fut confirmé par J.-C. Milner⁶ et, antérieurement, par J. Petitot⁷ –, il

5. « Entretien avec J. Miller », *L'Âne*, n° 48, décembre 1991, p. 54.

6. *L'œuvre claire*, Paris, Le Seuil, collection « L'ordre philosophique », 1995.

7. J.-P. Barthélémy, O. Douville, H. Fromm, M. Majesté, A. Maruani, J. Petitot et E. Rosencher, « Débat : mathématique, physique et psychanalyse », dans J.-M. Thurin et A. Maruani (sous la direction de), *Modèles pour le psychisme*, Paris, Eshel, 1992.

fallut à Lacan s'éloigner d'un psychologisme de la représentation perspective d'un monde tridimensionnel pour formaliser les rapports du sujet à la pulsion, au fantasme, et à ce qui fait prix de signification, fondement de la pensée et du sens. La seule invention lacanienne : l'objet *a* (entendu comme objet cause du désir détaché du réel du corps propre par l'opération de refoulement que conditionne l'accès à la métaphore) devait trouver site où se loger. Renonçant aux séductions de la psychogenèse, et aux commodités des représentations euclidiennes qui donnent ordinairement l'image de la relation du sujet à son corps et à la réalité environnante, Lacan recourait aux modélisations structurales (du moins jusqu'au début des années 1970), puis aux écritures topologiques des surfaces et, un peu plus tard, des nœuds, afin de préciser la nature, l'étoffe de cet objet *a* : objet réel, point pivot des enchaînements borroméens (Séminaire *RSI*).

La psychanalyse est posée comme devant être intéressée par les questions de la symétrie euclidienne en tant que la cure a affaire avec l'expérience du corps. Par là, un intérêt pour la géométrie qui, pour les lacaniens, est double. Il renvoie au fait que toutes les géométries sont soutenues par l'Imaginaire. En conséquence, la possibilité d'une géométrie qui ne soit pas narcissique intéresse les théoriciens des fabrications et des monstrations d'objets non narcissiques, étrangers à nos miroirs et à nos certitudes frontalières sur le dedans/dehors. C'est bien ce qu'a voulu Lacan : formaliser la situation psychanalytique (soit le discours, non le cadre) après le déclin du règne du mathème (fin du Séminaire *xx*) par des objets auto-traversants qui impliquent une compréhension autre de ce qu'est l'interprétation psychanalytique. L'acte d'interpréter n'ajoute pas une conclusion surplombante de sens au matériel apporté par le patient, car il est un acte de coupure visant à attraper le bout de réel inconsciemment coincé dans le symptôme, le fantasme ou mis en scène – comme rencontre traumatique – dans la répétition.

Lacan utilise la logique et la mathématique (calcul des nombres imaginaires) afin de rendre compte de la cohérence interne de l'ordre symbolique (ensemble de notions dont l'introduction remonte à 1955). Il est alors entendu que c'est bien autour d'une perte, présentée comme un trou dans l'étoffe du symbolique – la signification est littéralement perdue –, que s'origine et se dynamise le trésor des signifiants, mais à une condition encore : qu'il y ait au moins un signifiant qui ait un statut logique différent des autres, signifiant dit du « manque dans l'Autre », « trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté⁸ », comme tel impro-

8. J. Lacan, *Écrits*, p. 819.

nonçable. Il est le signifiant pour quoi tous les autres représentent le sujet. Son opération logique intervient à chaque fois qu'un nom propre est prononcé.

On le voit, Lacan s'est toujours mis aux prises avec l'écriture d'un trou sis entre manque, perte et vide. Qu'il l'inscrive comme centralité transcendante (au nom de la transcendance du signifiant) ne suffit pas. C'est que le vif de la construction lacanienne tient en ceci : il y a de l'incomplétude ! L'avancée de Lacan concerne l'homologie topologique entre structure de l'inconscient comme se situant dans les béances internes à la distribution des signifiants et structure des économies et des jeux pulsionnels. Le double appareillage du signifiant et du pulsionnel pose donc la question de l'existence d'invariants topologiques entre ces deux registres, entre le signifiant transcendantal et l'objet perdu. On comprend alors sans peine en quoi les théories des physiciens et des astronomes (Kepler, Copernic, Leibniz) retinrent la passion d'un Lacan désirant formaliser le vide autour de quoi *gravite* l'orbe de la pulsion dès lors que l'opération signifiante creuse le Réel dans un vide de Chose. Les gravitations de ces orbites se modulent en fonction des registres de la demande et du besoin, de la demande et du désir (ce premier couple notionnel pouvant être retenu par les études psychologiques, le second faisant intégralement partie du domaine de la recherche psychanalytique). On reconnaît là le fameux « graphe du désir » avec son « *Che vuoi ?* » illustrant la façon dont le sujet est lié à la possible réalisation de son désir. Mais il faudra une illustration, puis une monstration topologique, celle du tore, pour rendre compte de la façon dont se constituent les relations structurales entre demande et désir. Le sujet, pris dans les répétitions, pris dans l'insistance de sa demande, oublie qu'en même temps son lien aux supposés objets de l'Autre suit un autre chemin, lié à son désir méconnu.

Contrairement donc à ce que l'on suppose souvent vainement et fausement, l'invention topologique n'est pas pour Lacan une sophistication ultime, élue afin de rendre plus belle ou plus insaisissable une présentation du psychisme. La topologie n'illustre par la structure, elle est la structure elle-même. Sur ce point, je ne comprends pas comment on peut rendre compte de l'itinéraire de Lacan en faisant l'impasse sur la topologie. J'avais autrefois noté à quel point ici la transmission de la psychanalyse lacanienne se distinguait d'un enseignement de la philosophie lacanienne – qui elle, mais en s'appauvrissant, faisait souvent l'impasse sur les abords topologiques⁹.

9. Cf. note 7.

Un ouvert de la structure, une ouverture pour la psychanalyse ?

Appel à la musique comme fin de ces antinomies que cristallise la barre entre signifiant et signifié, réévaluation de l'insistance du son sur le primat du sens : le Lévi-Strauss du final de *L'homme nu* offre au lecteur moderne une vision plus ouverte de la structure que celle dans quoi on cloisonne trop souvent l'œuvre de l'anthropologue. S'y fait jour le désir de réconcilier le sensible et l'intelligible.

Pour Lacan, tel qu'il radicalisera sa position sur ce qu'est la structure lors de ses conférences dans les Universités américaines, chaque structure devient la béance même actualisée dans le langage. Antérieurement, la subversion lacanienne du structuralisme a pu provenir de la mise en équivocité des trois ordres et du développement de sa théorie de la jouissance. De fait – mais c'est une banalité de le redire –, le sujet sur quoi nous opérons est le sujet corrélé au tragique et à l'acte, un vide en excès donc. Enfin, la théorisation de l'objet *a*, emportant avec elle la dimension de la jouissance, dynamite tout horizon des possibles d'une théorie anthropologique générale d'un système d'échange généralisé. Cet objet qui possède sa face réelle, et donc sa face d'écriture, n'est pas un opérateur d'échange généralisé. Il ne peut y avoir d'interrogations sur le prétendu structuralisme de Lacan qui ne prenne en compte cette théorie de l'objet. Cela ruine-t-il toute visée structuraliste ? Dans les derniers développements de Lacan, et même dans ceux de Lévi-Strauss, ne voyons-nous pas l'annonce d'un nouveau structuralisme moins inféodé à son socle linguistique et délivré de toute réduction naturalisante du social et du psychisme ? Si nous ne pouvons ici répondre, nous nous permettrons de penser que la question mérite, à tout le moins, d'être posée.

RÉSUMÉ

L'auteur envisage plusieurs définitions possibles de la structure. Il s'interroge sur l'actualité et l'avenir possible de la structure en psychopathologie clinique et en psychanalyse. Pour Lacan, tel qu'il radicalisera sa position sur ce qu'est la structure, lors de ses conférences dans les universités américaines, chaque structure devient la béance même actualisée dans le langage.

MOTS-CLÉS

Anthropologie, psychanalyse, structure, structuralisme, sujet.

SUMMARY

The author envisages several possible definitions of the structure. He wonders about the current events and the possible future of the structure in clinical psychopathology and in psychoanalysis. For Lacan, such as he will toughen his position on what is the structure, during his conferences in the American universities, every structure becomes the gap involved in the language.

KEY-WORDS

Anthropology, psychoanalysis, structure, structuralism, subject.